



Référence bibliographique :  
Raoul Mehrotra, "Travailler à Mumbai", *lieuxdits#8 - Collections India*,  
novembre 2014, pp.12-18.

La revue **lieuxdits**  
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (LOCI)  
Université catholique de Louvain (UCL).

Éditeur responsable : Jean-Paul Verleyen, place des Sciences, 1 - 1348 Louvain-la-Neuve  
Comité de rédaction : Damien Claeys, Gauthier Coton,  
Jean-Philippe De Visscher, Jean-Paul Verleyen  
Conception graphique : Nicolas Lorent  
Impression : école d'imprimerie Saint-Luc Tournai



ISSN 2294-9046  
e-ISSN 2565-6996

<https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:182756>



**UCL**  
Université  
catholique  
de Louvain

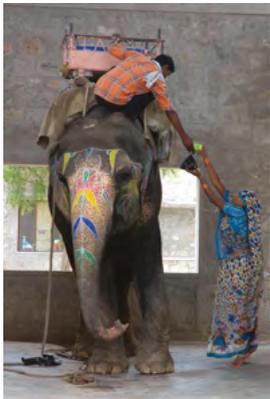
[www.uclouvain.be/loci.html](http://www.uclouvain.be/loci.html)

## Travailler à Mumbai

La ville cinétique considérée comme génératrice de pratique architecturale

*Raoul Mehrotra*

*(traduit de l'anglais par Catherine Fasbender)*



Les architectes et les concepteurs qui travaillent en Inde se trouvent confrontés à toute une série de phénomènes sociaux, culturels et économiques qui façonnent à une rapidité stupéfiante l'environnement bâti. Ce processus contribue à marginaliser le rôle de l'architecte professionnel, car au sein d'une *praxis* professionnelle souvent braquée sur la notion de spécialisation, le professionnel hésite à s'engager sur une scène aussi vaste et choisit plutôt d'opérer sur un site spécifique ou un problème particulier, ce qui l'éloigne du contexte de la pratique. Pour les architectes de RMA, *travailler à Mumbai* consiste en réalité à faire de la ville et de la région où nous opérons l'occasion de générer une pratique, un laboratoire où tester des méthodes qui nous permettront de développer une approche et un vocabulaire architecturaux tirant leur substance de ce contexte particulier. Bien sûr, répondre à des conditions particulières mais souvent changeantes requiert une définition à la fois plus souple et plus critique de la profession comme des modalités mêmes de la pratique et de l'engagement qu'elle implique. Une telle définition verra dans une multiplicité de disciplines autant de façons valables de s'engager dans le paysage urbain cinétique des villes et des régions péri-urbaines de l'Inde.

Par ailleurs et de façon plus générale, dans le discours architectural actuel, l'évocation des spécificités locales (qu'il s'agisse d'artisanat d'un culte local ou de traditions) permet de critiquer de façon simpliste les effets d'homogénéisation de la globalisation. Ceci résulte en une *fétichisation de la spécificité locale* comme moyen de résister au global – geste superficiel et au mieux, geste symbolique. En réalité poser que globalisation équivaut à homogénéité n'est peut-être plus un acte de résistance utile : trop souvent exploité il n'a plus, à nous les concepteurs, rien à offrir. C'est que les différences ne concernent pas que les spécificités locales, mais que, dans le contexte actuel, la vraie puissance, pour la conception architecturale, réside peut-être plutôt dans les

différences qui sont mises en réseau à l'échelle mondiale. Comme ils utilisent la ville comme le générateur de notre pratique, les récits méta sont essentiels pour situer la pratique dans un contexte encore plus vaste – dans le contexte du contexte !

Ces récits méta portent notamment sur la question de la disjonction que le modernisme et le projet de modernisation ont exercée sur une société traditionnelle comme celle de l'Inde – plus condition apparue quand la modernité esthétique a précédé la modernité sociale. Ils portent aussi sur l'évolution de la démocratie dans une Inde qui est en train d'ouvrir son économie et de s'éloigner de l'état socialiste qu'elle était dans les années 1990. En effet, dans la période de post-libéralisation qui débute dans les années 1990, l'Inde Urbaine se caractérise par des contradictions physiques et visuelles qui fusionnent pour former un paysage d'un pluralisme inouï et chargé de polarités. Avec la globalisation et l'apparition d'une économie post-industrielle basée sur le service, dans les villes indiennes, l'espace urbain se fragmente et se polarise : riches et pauvres se disputent l'accès aux ressources. En outre, l'état a plus ou moins renoncé à projeter une *idée de l'Inde* ou une identité pour la nation au moyen de l'environnement physique et du bâti comme il l'avait fait à l'époque qui a suivi l'indépendance : on avait alors bâti les capitales de plusieurs états, des centres de gouvernement et des campus universitaires à travers tout le pays. Aujourd'hui, les grands projets dirigés par l'État sont des routes, des viaducs, des aéroports, des réseaux de télécommunications et des réseaux électriques qui relient les centres urbains, mais sans contribuer à déterminer ou guider leur structure physique.

Par conséquent, dans l'économie du pays au lendemain de la libéralisation, les villes et leurs périphéries en plein essor sont devenues à la fois les lieux d'un transfert et d'une abdication des responsabilités et simultanément, les lieux d'une relation en pleine mutation

entre le privé et le public. Aujourd'hui, le capital privé choisit de construire des environnements qui sont isolés de leur contexte, sans s'imposer la charge de faciliter la citoyenneté ou le lieu de décision nécessaire dans une vraie ville. Ces ensembles résidentiels protégés prennent la forme de tours verticales dans le centre des villes et de banlieues tentaculaires dans les périphéries. Or lorsque l'État contrôlait l'économie, la relation physique entre les différentes classes était souvent orchestrée selon un plan directeur fondé sur le droit au logement et de la proximité du lieu de travail. Dans la nouvelle économie, par contre, la fragmentation des points de service et de production fait qu'une nouvelle urbanisation ressemblant à un souk s'est installée à travers tout le paysage urbain. Comme entité en deux dimensions, cette forme d'urbanisation est incompréhensible : c'est comme une ville en mouvement qu'elle se perçoit – une construction en trois dimensions qui se développe peu à peu. La ville cinétique est par nature éphémère et souvent construite à l'aide de matériaux recyclés : feuilles de plastique, ferraille, toile et pièces de bois au rebut. Elle se modifie et se réinvente constamment. Elle ne se perçoit pas comme architecture mais plutôt comme une série d'espaces qui détiennent des valeurs associatives et de soutien. La forme qu'elle prend et la manière dont elle est perçue dépend des types d'occupation. Il s'agit d'une urbanisation indigène qui a sa logique *locale* particulière. Contrairement à ce que suggèrent la plupart des images qu'on en a, ce n'est pas nécessairement la ville des pauvres. Il s'agit plutôt d'une articulation temporaire et d'une exploitation de l'espace qui créent une sensibilité plus riche de l'occupation du territoire. Elles suggèrent en outre une nouvelle façon d'élargir les limites spatiales pour leur imaginer de nouvelles utilisations, dans des lieux de haute densité urbaine.

Travailler à Mumbai revient à négocier une situation dans laquelle les flux mondiaux n'effacent ni ne refont le paysage, mais sont contraints d'occuper des fissures locales, créant des conditions hybrides fascinantes et des contiguïtés surprenantes. Ceux qui créent cette urbanisation ne font pas partie des élites de la modernité formelle de l'État. Il s'agit ici de ce que l'éminent chercheur, Ravi Sundaram appelle une modernité *pirate* qui contourne les lois de la ville – et ce simplement pour survivre, sans la moindre tentative consciente d'élaborer une contre-culture.

Le défi qui se pose alors aux concepteurs est d'amener ces différents mondes à mêler leurs espaces respectifs, à s'engager et à interagir. Reste, pour ce faire, à trouver les moyens d'estomper les seuils qui délimitent ces espaces. Pour nous autres praticiens, la question qui se

pose est celle des accès sociaux et du rapport évident qu'ont ces accès avec la façon dont s'articulent les arrangements spatiaux.

L'idée d'une modernité *pirate* et la ville fragmentée qui en résulte ne s'applique ni à la ville des pauvres ni aux modèles habituels d'opposition entre formel et informel ou d'autres oppositions binaires (souvent utilisées pour expliquer les villes en développement en Amérique centrale, en Amérique du Sud, en Asie et en Afrique). Il s'agit plutôt d'un espace cinétique, un espace où ces modèles se défont dans l'espace en entités singulières et où les significations sont à jamais mouvantes et floues. C'est précisément sur cet espace, l'espace de la Ville Cinétique, celui de la condition urbaine hybride, que les architectes praticiens devraient focaliser leur attention. La question qui se pose à nous, architectes, écologistes et acteurs de planification urbaine est la suivante : sommes-nous en mesure de faire notre travail de conception pour un tel espace ? Sommes-nous capables de concevoir avec un esprit divisé ? Et – question plus cruciale encore – comment pouvons-nous nous laisser inspirer par l'intelligence de la conception qui caractérise la ville cinétique ou cette forme particulière d'hybridité afin d'agir et d'intervenir en tant que concepteurs et acteurs militants dans nos propres localités ?

Ainsi, pour *Travailler à Mumbai*, notre approche a été non seulement d'utiliser la ville comme un générateur de pratiques, mais aussi de continuellement replacer ce contexte urbain dans le contexte plus vaste et toujours en évolution du paysage démocratique de l'Inde. Et ce faisant, nous essayons, en tant que concepteurs, de contribuer à une discussion plus large, mais aussi et surtout de dégager une approche et d'élaborer un vocabulaire architectural qui tire sa subsistance de ce qui est un double phénomène puissant – le contexte urbain qui se développe et le contexte plus large et toujours changeant dans lequel se blottit la ville. Pour faire ceci avec efficacité, nous nous sommes servis de la ville de Mumbai comme d'un laboratoire à partir duquel la pratique a tiré les leçons de notre participation à un large éventail d'activités dans la ville. Ces expériences ont à leur tour été systématiquement intégrées à notre travail de conception et nous ont permis d'élaborer un vocabulaire architectural qui relie les éléments spatiaux et architecturaux du passé avec une approche contemporaine de la construction, dans un contexte urbain – où se situe l'essentiel de nos commandes.

En outre, se trouver à Mumbai et travailler dans la ville n'est pas du tout comme avoir sa base dans d'autres centres régionaux en Inde, où l'agenda culturel



spécifique d'une région peut être imposé à ses architectes qui devront s'y conformer pour prouver leur légitimité ethnique. Au contraire, travailler à Mumbai, à bien des égards, garantit un certain degré de liberté conceptuelle, ce qui permet de moduler tradition et modernité dans la mesure que l'on considère souhaitable. Cet enchevêtrement d'époques, d'attitudes, ces mouvements de rencontre ou de divergence du passé et du présent – c'est là, historiquement, ce qui a créé le kaléidoscope urbain de la ville de Mumbai.

La coexistence de formes plurielles est impossible à éviter dans une démocratie et les collisions entre ces différentes formes d'urbanisation en étroite contiguïté sont probablement elles aussi inévitables. Pour les concepteurs, le véritable défi est donc de dissiper ces polarités et d'estomper les frontières entre ces formes disparates d'urbanisation. Il faut faciliter les relations sociales et économiques ainsi que physiques comme les réseaux qui unissent les formes disparates car c'est là une façon de faciliter les dépendances synergiques.

Mais comment déconstruire les frontières ? Comment peut-on estomper et effacer des limites dans l'espace ? Ceci pourrait-il devenir la base d'une discussion rationnelle sur la coexistence ? Ou est-il impossible d'éviter cette urbanisation émergente, intrinsèquement paradoxale, où coexistent différentes formes de l'urbanisation avec leurs états particuliers d'utopie et de dystopie physiques ? La configuration spatiale que prend effectivement cette simultanéité peut-elle être imaginée formellement ? Ou, façonnées dans un moule identique, les villes prendront-elles inévitablement la même forme – où l'architecture est le seul spectacle de la ville – comme l'ont récemment démontré les différentes cités-états que l'on voit à travers le monde ? De toute évidence, la Ville Cinétique ne peut pas être considérée comme un outil de conception; elle exige plutôt des concepteurs qu'ils créent et facilitent des environnements qui soient assez polyvalent et flexibles, assez

robustes et ambigus pour permettre à cette qualité cinétique de la ville de se développer.

C'est là que notre pratique a fait ses *débuts* : dans cet environnement chargé de dualité, de pluralité et de diversité, où se chevauchent des temporalités différentes, comprimées, juxtaposées et superposées l'une sur l'autre. Dans cet espace schizophrène, dans cette capsule-témoin, nous avons passé l'essentiel des cinq premières années de notre pratique (de 1990 à 1995) à tenter de décrypter les différents paradigmes qui composaient notre environnement de travail. La recherche est devenue notre activité principale, le mécanisme qui devait nous aider à comprendre la ville. Nous nous sommes penchés sur l'architecture, sur l'histoire de la ville, nous avons examiné les quartiers historiques aussi bien que les centres urbains contemporains ; nous avons étudié la législation portant sur la conservation, dialogué avec des groupes spécialisés dans l'histoire locale, travaillé sur les politiques de recyclage des terres dans la ville et nous nous sommes lancés dans toute une série d'activités qui nous ont plongés dans les problèmes de la ville. Grâce à ces engagements, nous avons été exposés à des mondes différents qui existaient dans la ville et aux différents *temps* qui ont créé ces divers mondes. Le désir de transcender ces différences tout en respectant leur intégrité et leurs aspirations est devenu une sorte d'obsession : comment nous, architectes pouvons-nous travailler pour les nombreux mondes qui existent dans la ville, comment pouvons-nous répondre en même temps aux exigences du passé, du présent et du futur ? Comment faisons-nous lorsque tous ces moments existent simultanément ?

Dans une telle situation, l'élaboration de retours d'information récurrents entre la recherche, la pratique et la diffusion d'idées devient critique comme base pour s'engager avec un paysage complexe et toujours changeant. Pour constamment définir et réévaluer notre lecture du contexte du contexte – le pay-

sage au sens large (politique, culturel et économique) dans lequel se blottit le contexte de Mumbai.

À un stade précoce de la pratique, et de manière plutôt accidentelle, la recherche est devenue une partie intégrante de notre pratique. Cela a débuté en partie comme un exercice pour soutenir le travail de sensibilisation dans la ville et aussi comme un moyen de réfléchir à certains problèmes qu'un manque fréquent de sources écrites ou de documents d'archives rendaient difficiles à traiter, surtout dans une ville de la taille et de la complexité de Mumbai. Ces projets étaient spontanés et, dénués d'ambition académique : il s'agissait plutôt d'un effort localisé et d'arguments souvent intuitifs sur les problèmes de la ville. Ce travail, qui portait sur les questions de la ville et de son bien-être physique et social, a eu des retombées fort intéressantes : certaines d'entre elles ont mené à des mesures législatives, certaines ont engendré des structures institutionnelles et de la recherche collective, mais surtout, elles ont abouti à la construction d'un groupe de pression soudé par des intérêts communs.

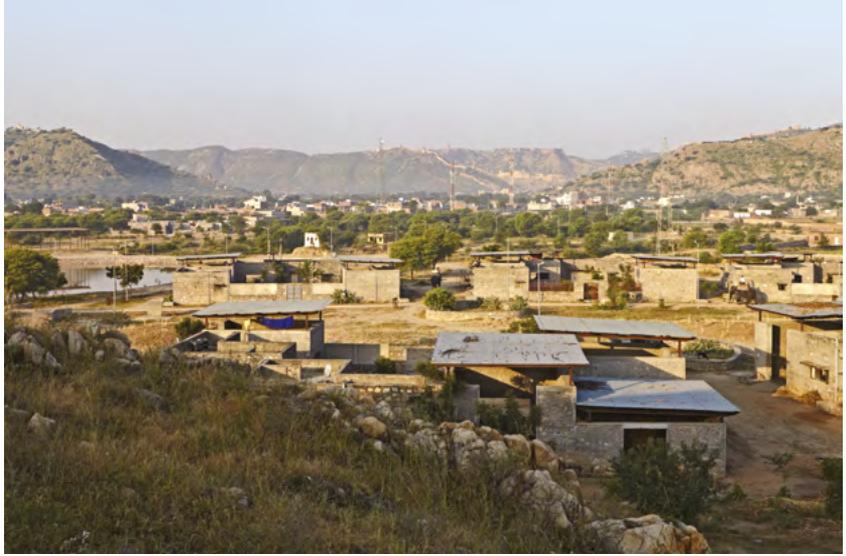
La recherche, l'engagement et aussi, à ce point-là, les questions portant sur la gouvernance de la ville etc. nous ont amenés à comprendre la notion de signification comme quelque chose qui se fait et se construit continuellement. La signification tient moins à la découverte et à l'expression qu'à l'engagement et à la réalisation. En réalité, dans des villes comme Mumbai, les significations ne sont pas stables. Après tout, même le nom de la ville peut changer ! Espaces et images, tout ici se consomme, se réinterpète et se recycle.

Dans un tel contexte, il nous faut en plus tenir compte de l'idée de tradition et du passé. C'est en poursuivant nos recherches sur la ville que nous nous sommes rendu compte que le Modernisme avait perpétué la mentalité d'une *tabula rasa* parmi les architectes de la génération précédente – de quoi proclamer : *j'ai vu l'avenir et il fonctionne*. Comme elle travaille dans le contexte de Mumbai et de l'Inde, notre pratique s'efforce de répondre à une telle situation : outre les commandes architecturales, elle s'engage non seulement dans les questions de paysage urbain contemporain mais aussi dans un effort pour identifier les aspects de nos villes historiques qui restent pertinents pour la planification urbaine qui a commencé après l'époque coloniale. Notre pratique est donc activement engagée dans des projets de conservation urbaine à Bombay dans le but de faciliter la transition harmonieuse de nos villes historiques dans le milieu urbain qui se dessine aujourd'hui.

En plus de la conservation urbaine, la pratique participe à des projets de conservation de bâtiments à Mumbai. Dans ce domaine, nous mettons l'accent sur une conservation *créative* qui suppose la création d'un dialogue entre l'ancien et le nouveau. Par conséquent, nous nous intéressons particulièrement à une façon de recycler et de rénover des espaces au cours de laquelle on voit que le processus de conservation procède, en fait, de la remise en état d'un bâtiment selon un mode d'utilisation contemporaine.

En tant qu'architectes, nous nous sentons bien équipés pour cela, car l'oeil d'un concepteur est capable de déceler les possibilités qui existent dans la réorganisation de d'un bâtiment historique. En tant que pratique, nous avons beaucoup appris sur la conception grâce à la conservation – et ceci a énormément informé notre travail. Nous sommes convaincus que la conception d'un bon bâtiment moderne et la participation à la conservation d'un bâtiment historique ne sont pas vraiment des pratiques différentes.

En plus des questions plus vastes que nous avons abordées, à propos du contexte, nous sommes conscients des défis physiques que pose ce contexte – je veux parler des questions liées à la construction, plus généralement, dans les régions tropicales. Naturellement, les questions les plus directes et peut-être les plus pertinentes sont celles du climat, du mode de vie et de leur interaction : comment les gens de cultures et de climats particuliers utilisent-ils les bâtiments; comment les activités peuvent-elles changer dans le bâtiment à des heures différentes de la journée et au fil mois de l'année ? Il est en effet tout à fait concevable, sous les tropiques, de dormir ou de passer une grande partie de la journée dans une cour ou une véranda. C'est même une expérience que les Européens sont prêts à payer très cher lorsqu'ils séjournent dans des hôtels de l'Asie tropicale. Cette idée s'étend à la ville où la rue, les arcades, et d'autres espaces ouverts servent pratiquement de clubs pour la vie sociale et culturelle. La liberté avec laquelle s'organisent les activités influence la forme du bâtiment. Et les espaces auxquels on peut attribuer diverses affectations, qui sont suffisamment neutres pour des usages multiples, à différents moments, deviennent vite les espaces les plus prisés. Ces espaces ambivalents, intermédiaires, sont animés parfois de façon bien plus riche que les espaces statiques de cérémonie qui ont une fonction stricte, un profil d'emploi bien délimité, comme les bâtiments conventionnels issus des paradigmes occidentaux.



À ce point-ci, ce sont les questions des technologies, souvent liées aux aspirations culturelles, qui deviennent cruciales. Sous l'impact de technologies qui changent sans cesse, la forme des bâtiments change, sous les Tropiques, et se calque sur les nouvelles images de bâtiments censés représenter les aspirations culturelles des gens. L'exemple classique est celui de la construction en rideau de verre, souvent une sorte de boîte en verre qui symbolise la puissance du monde des affaires. Cette boîte hermétiquement fermée, dans laquelle est pompée la climatisation, devient alors le symbole des ambitions de l'entreprise. De même, les images des hôtels de luxe s'infiltrèrent dans la décoration intérieure des maisons et ainsi de suite. Les nouveaux matériaux, la climatisation, les nouvelles technologies dans le domaine de la construction entraînent tous l'architecture des régions tropicales au plus près d'une réponse globale aussi bien pour ce qui est de la forme architecturale que pour les aspirations qui produisent cette nouvelle architecture. De même, en ce qui concerne la technologie, dans les régions tropicales et en particulier en Asie tropicale, les réponses économiques des différents pays varient considérablement. Par exemple, le choix des matériaux à Singapour est pratiquement illimité – ou peut-être limité uniquement par des facteurs de coûts. Tandis qu'en Inde, la disponibilité des matériaux est limitée et donc une expérience accrue avec ces matériaux de base limités se reflète dans les modèles eux-mêmes réduits de la conception et du vocabulaire architecturaux. L'articulation entre les éléments de bâtiments et les matériaux utilisés pour leur construction a une incidence directe sur la façon dont le bâtiment va perdurer et résister aux intempéries.

Traditionnellement, dans les régions tropicales, les bâtiments étaient de composition hétérogène, de nombreuses parties de l'ensemble réagissant à différents aspects du climat ambiant, que ce soit pour l'abriter de la pluie ou profiter de la brise tout en procurant de l'ombre à tous les espaces utilisables. On retardait la détérioration du bâtiment en y incorporant des éléments qui évitaient toute exposition directe à l'eau de pluie. Et tout ceci donnait naissance à un vocabulaire extrêmement riche et multiple de textures et de modulation. Le modernisme a produit l'effet inverse. Tout en réduisant la forme à une modulation minimale, les modernistes ont cru qu'utiliser des sections plus vastes d'un même matériau permettrait de prolonger la vie d'un bâtiment.

Tout ceci, en plus de changer la forme même de l'édifice, a aussi écarté l'artisanat du processus de construction puisque le niveau d'articulation des différents éléments de construction (stores, corniches, couvertines, moulures d'égouttement etc.) était réduit au minimum par l'évolution des mentalités aussi bien à l'égard de l'esthétique que de l'exposition aux intempéries.

Dans la plupart des bâtiments modernes, quand ces éléments ont été enlevés, il est devenu nécessaire d'utiliser un agent d'étanchéité – et l'*impermeabilisation* a pris la place de ce qui était l'exposition aux intempéries. La différence a bien sûr affecté la manière dont les bâtiments subissaient les effets du climat. Des irrégularités flagrantes sur une plus grande surface étaient visuellement épouvantables, et s'accroissaient encore avec le processus de vieillissement. Ceci contrairement à la patine qui marquait en douceur les parois saillantes des bâtiments comme le font sur un mur les effets d'ombre et de lumière. Dans

ce sens-là, les bâtiments modernes de l'Inde tropicale étaient et ne sont pas conçus pour être exposés aux éléments, c'est à dire pour effectivement convertir de façon positive ce processus naturel inévitable en un atout à la fois visuel et architectural.

Ceci m'amène à évoquer une question importante pour l'architecture indienne : celle qui concerne le développement d'une esthétique abordable ou adéquate. Cette question mérite qu'on lui accorde autant d'importance que celle des logements bon marché ou d'infrastructures abordables, car elle peut donner un certain éclairage aux nombreux autres problèmes que nous traitons sous les tropiques, particulièrement en Inde. Le modernisme a tenté d'imposer ses valeurs esthétiques puritaines à une société très pluraliste. C'est ainsi que l'architecture a été quelque peu refondu dans un moule similaire, quelle que soit la région de l'Inde qui était affectée. D'autre part, dans le paysage commun de maisons privées et de colonies de squatters, de petites villes des Tropiques ont assimilé le modernisme sans l'inhibition des puristes qu'encourageaient ses propagateurs les plus sérieux. Les vérandas, les chajjas, les balcons et toute une série d'autres éléments sont parvenus à ouvrir cette boîte hermétiquement scellée, le tout premier générateur. En fait, le modernisme a mis en place une dualité classique dans les villes des régions tropicales, avec une partie du paysage composé de bâtiments *modernes* et l'autre moitié de bâtiments qui utilisent la sagesse collective de plusieurs générations. Inventifs et tenaces, les pauvres des villes ont construit dans des conditions sordides, en utilisant des moyens minimaux, pour fabriquer des abris. Ceci a produit une situation dans laquelle deux mondes existent dans un même espace, chacun bâtissant et utilisant l'espace à sa manière. L'un d'eux est un monde permanent, à la présence monumentale et construit avec des matériaux solides ; l'autre, à la présence éphémère, construit en matériaux provisoires et s'est développé de façon intuitive, en réponse au besoin fondamental de créer un abri. Cette représentation des classes sociales par le prisme de l'environnement bâti aboutit naturellement à une forme de polarisation très aiguë dans les villes, simplement par le biais de la distinction physique. L'architecture par défaut joue un rôle crucial dans l'élaboration de cette polarisation. Et les concepteurs doivent alors s'interroger sur le moyen de dissiper cette polarité ou sur la façon dont on peut atténuer les seuils qui séparent les différentes classes à l'intérieur de la ville.

Ceci m'amène à la dernière question, celle qui porte sur l'accès social et sur ce qu'il signifie pour un praticien dans une démocratie comme celle de l'Inde. À Mumbai, la force centrifuge de l'urbanisation a créé des densités sans précédent, où la présence d'êtres humains à l'intérieur de l'espace urbain est terriblement oppressante. Dans pareil contexte, pour toute personne qui s'occupe d'aménager les espaces, la question des contiguïtés et des seuils entre personnes est évidemment cruciale. En tant que praticiens, nous devons donc absolument nous sensibiliser à la question des accès sociaux et de leur relation au type d'articulation qui unit les espaces entre eux. Les gens forment en effet un élément essentiel de la scène urbaine et architecturale que nous nous attachons à former et à réaménager. Face à ce paysage complexe, chargé de dualité, le concepteur doit pouvoir accepter ces dualités sans les remettre en question, comme simultanément valables. Car lorsque ces images de kaléidoscope sont compressées toutes ensemble, une gamme entière de possibilités stylistiques apparaît. De ce point de vue, la pratique rationnelle et rigoureuse du modernisme avec notamment son agenda social, pourrait peut-être rejoindre la spontanéité et la sagesse conventionnelle afin de donner naissance à une architecture adéquate et représentative d'une réalité particulière. Si l'on distille ces observations, on peut dire qu'une esthétique abordable dans l'Inde tropicale suivrait les quatre considérations suivantes, en matière de conception :

- une économie de la configuration spatiale propre à faciliter et encourager une adaptation des modes de vie aux lieux, tout en veillant à créer un environnement confortable, vu la situation d'extrême densité qui prévaut.

- une économie des éléments architecturaux tant au niveau des gestes stylistiques que dans l'utilisation pertinente de la technologie et sa capacité à fortifier, que ce soit dans l'exposition aux conditions climatiques ou dans l'impact environnemental.

- une latitude croissante envers des modèles initiés par les utilisateurs, pour autoriser la croissance et l'appropriation de l'environnement par ses habitants. C'est en effet cette dimension-là qui est susceptible de produire un impact esthétique, généralement à peu de frais. L'atténuation des seuils et la question des accès sociaux par le biais de la conception ; autrement dit, l'effacement des polarités intrinsèques et des inégalités qui sont souvent produites dans les démocraties.

Dans nos projets, nous tentons de créer des synergies entre ces différents facteurs lorsque nous dessinons des immeubles et ceci nous permet de placer notre travail dans le contexte d'une démocratie comme celle de l'Inde. En outre, nous nous efforçons de résumer et d'interpréter les aménagements spatiaux aussi bien que les éléments de la construction afin de tendre vers une sensibilité contemporaine et de créer un vocabulaire du bâti. Cet effort se réalise donc en combinant les matériaux, en plaçant côte à côte les artisans conventionnels avec les matériaux industriels ainsi que les aménagements traditionnels de l'espace avec l'organisation spatiale contemporaine. En bref, il s'agit de donner la parole à des mondes multiples, à des pluralismes et des dualités qui caractérisent si nettement le paysage de l'Inde et de l'Asie du Sud.

Alors que le monde et l'Asie du Sud en particulier, se globalisent progressivement, il importe de n'accepter qu'avec vigilance la notion que les choses deviennent de plus en plus similaires parce qu'elles se ressemblent de plus en plus. Lorsque nous nous mettons à fouiller les profondeurs d'un site sur lequel nous allons travailler (comprendons ceci aussi bien sous l'angle de la réalité physique que de la perception subjective que nous avons du site), les différences apparaissent de manière plus frappantes, là même où les différences étaient effectivement assurées (quand les choses semblaient différentes). Il s'agira donc pour les architectes de trouver des

façons plus rigoureuses, inclusives et synthétiques, de définir le tissu culturel complexe qui émerge des aspirations multiples sur la scène de la démocratie d'une Inde en pleine mutinerie ! Et plus crucialement encore, il s'agira de voir ce tissu culturel comme un paysage en évolution constante. Pour reprendre les mots d'Arjun Appadurai : "la culture est un dialogue entre les aspirations et les traditions sédimentées ; dès lors, dans ces interprétations (que nous faisons en tant que concepteurs d'un lieu ou d'une culture), il faut nécessairement intégrer et nourrir les idées de l'avenir tout autant que celles du passé".

L'environnement fortement pluraliste du paysage indien exige une planification ainsi qu'une démarche et des mécanismes de conception qui organisent une négociation constante entre les différences – l'architecture comme seul instrument pour la création de lieux et la temporalité qui crée les conditions d'habitation et de célébration; l'état et le marché ; les puissants et les pauvres – plutôt que de laisser une seule entité l'emporter et refaire la ville à son image. C'est ce qui rend le travail à Mumbai et le paysage de l'Inde uniques et stimulants. Une fois que l'architecte considère ces nombreuses différences comme étant simultanément valables, le défi est de savoir comment aller au-delà de leurs oppositions binaires : car c'est dans cet espace-là que notre engagement dans l'architecture, dans la nature et dans la société aura le plus de sens.

*Le présent article est illustré par le projet de cité pour des cornacs (des gardiens) et leurs éléphants, Hathigaon (ou le village des éléphants) situé aux contreforts du Palais d'Amber près de Jaipur au Rajasthan et réalisé par RMA Architects. La stratégie de design a d'abord impliqué la structuration du paysage, qui avait été dévasté par son utilisation en tant que carrière de sable pour créer une série d'étendues d'eau en vue de récolter l'eau de pluie. L'eau était ici un composant essentiel du design, comme élément de nature à faciliter le lien entre le cornac et son éléphant, par le processus de baignade - un rituel important aussi bien pour la santé de l'éléphant que pour son attachement au cornac.*

*Les unités de logement sont organisées en groupes et situées sur les portions du site qui ne sont pas utilisées pour la régénération du paysage. Le système de groupement mis en place a permis la création d'espaces communautaires destinés à construire un sentiment d'appartenance parmi les habitants.*

*Le caractère bumble du projet a été favorisé par les budgets, qui ont induit un investissement minimal dans l'architecture. Le concept a été de laisser aux habitants la possibilité de transformer leurs propres habitations graduellement, que ce soit en termes de configurations spatiales de base à travers l'emploi d'espaces privés à ciel ouvert ou en termes de finitions minimales, afin qu'ils puissent s'approprier leur lieu de vie par des transformations réalisées au fil du temps.*

